

Jean Lacoste

SUR ROMAIN ROLLAND

Textes écrits pour les « *Cahiers de Brèves* »
juin 2000 - septembre 2005

Association Romain Rolland

Étude rollandienne n° 6

Sommaire

Clamecy – Vienne : les relations entre Sigmund Freud et Romain Rolland

Texte écrit pour les « Cahiers de Brèves » n° 3 – juin 2000 _____ **7**

Une correspondance *spécifiquement* européenne

Texte écrit pour les « Cahiers de Brèves » n° 5 – avril 2001 _____ **15**

Correspondance entre Romain Rolland et Charles Baudouin : *une si fidèle amitié*

Texte écrit pour les « Cahiers de Brèves » n° 6 – octobre 2001 _____ **19**

La petite Espérance de Vézelay

Texte écrit pour les « Cahiers de Brèves » n° 7 – mars 2002 _____ **23**

Bernard Duchatelet : *Romain Rolland tel qu'en lui-même*

Texte écrit pour les « Cahiers de Brèves » n° 8 – septembre 2002 _____ **27**

Malwida von Meysenbug, la « *seconde mère* »

Texte écrit pour les « Cahiers de Brèves » n° 11 - janvier 2004 _____ **33**

La complexité retrouvée de Romain Rolland

Texte écrit pour les « Cahiers de Brèves » n° 12 - mai 2004 _____ **37**

Autour du Luxembourg, Romain Rolland à Paris

Texte écrit pour les « Cahiers de Brèves » n° 16 - septembre 2005 _____ **41**

Clamecy - Vienne : les relations entre Sigmund Freud et Romain Rolland

Que Romain Rolland et le fondateur de la psychanalyse se soient rencontrés n'a, dans l'effervescente Europe culturelle des années vingt, rien de surprenant. Mais que cette rencontre ait eu pour l'évolution intellectuelle de l'un et de l'autre une réelle importance est sans doute plus étonnant, et mérite considération.

C'est Freud qui, par une lettre du 9 février 1923, a pris l'initiative d'exprimer par un ami commun (E. Monod-Herzen) son admiration et sa « vénération respectueuse » pour l'auteur de *Jean-Christophe*, en qui il voit d'abord l'intellectuel engagé, le pacifiste *d'Au-dessus de la mêlée*, le champion d'un humanisme européen, auréolé en 1916 d'un prix Nobel que lui n'obtiendra jamais. Comme le rappellent Henri et Madeleine Vermorel, dans leur substantielle étude¹, Freud et Romain Rolland partagent surtout, à cette époque, une même préoccupation

¹ Henri Vermorel et Madeleine Vermorel, Sigmund Freud et Romain Rolland, Correspondance 1923-1936, coll. « Histoire de la psychanalyse », PUF, Paris, 1993,

face aux forces de destruction et d'autodestruction dont la guerre de 14 avait révélé la présence au cœur même de la civilisation européenne, qui devait désormais accepter l'idée qu'elle était mortelle. L'un et l'autre s'interrogent, non sans angoisse, sur le « malaise » installé au cœur de cette civilisation.

Romain Rolland répond à cet hommage, le 22 février, par une longue et belle lettre, dans laquelle il indique à Freud – toujours attentif à la diffusion internationale de sa pensée – qu'il a pris connaissance, « il y a quelque vingt ans », à Zurich, de son livre sur les rêves – *L'Interprétation des rêves*, le livre fondateur de 1900.

« Vous avez été, écrit-il, le Christophe Colomb d'un nouveau continent de l'esprit » ; relevant « la grande mélancolie des misères actuelles » il exprime, en des termes qui ne pouvaient que frapper Freud, son pessimisme quant à l'avenir de l'Europe – « la ruine politique de l'Europe occidentale me [paraît] certaine » – mais aussi, de façon très significative, sa confiance dans l'avenir de l'humanité en général – « l'humanité a la vie dure » – et sa conviction que « l'esprit sortira renouvelé ». D'emblée, les convergences et les divergences à venir se font sentir. Avec la finesse qui convient, Freud, le 4 mars, formule pour la première fois le thème de l'illusion et du désenchantement, qui sera le leitmotiv de leurs relations : « Votre nom est lié (...) à la plus précieuse de toutes les belles illusions, celle de l'extension de l'amour à tous les enfants des hommes ». Mais Freud, lui, appartient, dit-il, à une « race », la race juive, que l'on n'a cessé au cours de l'histoire de rendre responsable des malheurs du temps, et récemment encore de la défaite de l'Allemagne et de la chute de l'Empire austro-hongrois : « De telles expériences dégrisent et rendent peu enclin à croire aux illusions ». La guerre a montré la force de l'instinct de destruction et d'autodestruction, de l'instinct de mort, Thanatos : « Si nous continuons à nous haïr les uns les autres, (...) quelle est alors notre perspective d'avenir ? ». Quant à la psychanalyse, qui se veut l'école de la lucidité et de la « sobriété », elle ne saurait apporter, comme les écrits de Romain Rolland, « consolation et réconfort ». Et Freud, en quelque sorte à titre d'exemple, accompagne cette lettre de son essai prophétique sur « Psychologie des masses et analyse du moi » de 1921, dans lequel il met en lumière les mécanismes psychologiques à l'œuvre

dans les grandes illusions collectives, qu'elles soient religieuses et politiques. Romain Rolland notera dans son Journal intime, en recevant cette lettre : « Beaucoup d'amertume (...). [Freud] est très pessimiste pour l'avenir de l'humanité ». Mais il n'essaie pas de dissiper le pessimisme de celui qu'il appelle, un peu ironiquement, le « destructeur d'illusions ». Bien au contraire, il lui fait parvenir sa pièce *Liluli* (Genève 1919), une « farce aristophanesque » qui est, en fait, une satire allégorique de la force de l'illusion chez les hommes.

Du 8 au 18 mai 1924, Romain Rolland se trouve à Vienne pour les 60 ans de Richard Strauss et demande à Stefan Zweig, inlassable médiateur de la culture européenne, d'organiser une rencontre avec le docteur. Celle-ci a lieu l'après-midi du 14 mai. Freud reçoit Romain Rolland dans son cabinet du 19, Berggasse, en présence de sa fille Anna et de Zweig. L'écrivain semble impressionné par l'atmosphère : « Les chambres sont remplies de petits dieux, fétiches, amulettes, projections hallucinées des rêves érotiques et religieux de l'humanité », note-t-il, en exprimant, dans le compte rendu qu'il adresse à son ami Jean-Richard Bloch, son admiration pour « ce grand confesseur d'âmes » qui « enferme dans sa mémoire lucide le plus formidable dossier de documentation humaine ». Freud, qui aurait peut-être contesté ce terme ambigu de « confesseur », dit à cette occasion son « approbation sans réserves de *L'Âme enchantée* » – le volume qui vient de paraître – et la conversation porte sur Flaubert, Dostoïevski, sur l'origine psychologique, et non organique, des crises d'épilepsie dont ce dernier est affecté, sur la création littéraire et, semble-t-il, sur l'autobiographie. Romain Rolland, lui-même de santé fragile, est impressionné par le « stoïque pessimisme » de Freud, déjà gravement atteint par le cancer à la mâchoire qui va transformer le reste de sa vie en douloureuse agonie. L'écrivain va devenir pour Freud, dans les dix années qui vont suivre, un interlocuteur véritablement privilégié, avec lequel le médecin viennois va engager un dialogue intellectuel d'une exceptionnelle qualité, et, disons-le, d'une permanente actualité. Pour Freud, Romain Rolland demeure « artiste et apôtre de l'amour des hommes », « cet amour des hommes qui est aussi indispensable à la conservation de l'espèce humaine que (...) la technique ». Mais la psychanalyse ne peut apporter, comme il l'écrit le 29 janvier 1926, « la joie, la consola-

tion, l'élévation » aux hommes. Elle cherche seulement à « explorer, déchiffrer les énigmes, mettre à découvert un petit morceau de vérité ». Quel que soit le prix psychologique de cette vérité.

La rencontre avec Freud va inciter Romain Rolland à rédiger l'esquisse d'une autobiographie « le songe d'une vie » *Le Voyage intérieur*, qui ne sera publié pour la première fois qu'en 1942, et de façon partielle. Romain Rolland y revient sur son enfance à Clamecy, dominée par le décès de sa sœur Madeleine, et sur les « éclairs » – les illuminations créatrices – qui ont orienté son évolution intellectuelle ultérieure. C'est à cette occasion qu'il tente, dans un effort d'autoanalyse, de déterminer sa position vis-à-vis de Freud : « J'ai le plus grand respect pour la personne de Freud (...) et j'honore l'intrépidité du pilote qui (...) le premier, s'aventura dans la circumnavigation du noir continent de l'Esprit ». Mais l'écrivain, qui n'ignore rien de la puissance des instincts et de leur refoulement, et, qui ne cesse de souligner le rôle de la petite enfance dans la formation de la vie psychique, veut aussi prendre ses distances : « Je déclare avec une tranquille certitude que ce noir continent qu'il décrit n'est pas le mien. Je suis d'une autre race ». Il ne s'agit pas seulement de la confrontation (que l'on retrouverait chez Péguy et à laquelle Freud a lui-même d'emblée fait référence) entre tradition chrétienne et tradition juive, mais d'une divergence qui tient au jugement que l'on porte sur la valeur et la nature même du sentiment religieux, un sentiment religieux qui prend, chez Romain Rolland, la forme d'un ardent panthéisme : « Chaque instant, chaque miette de vie, – l'Eternité vivante. Dieu sans bornes » (*Le Voyage intérieur*).

Freud, pour ce qui le concerne, mène le dialogue engagé dès les premières lettres, en consacrant le début de *L'Avenir d'une illusion*, son important essai de 1927 – traduit en français par Marie Bonaparte, une amie de Romain Rolland –, à une critique radicale de l'illusion religieuse, dont il pense éclairer les origines par la notion psychanalytique de « névrose obsessionnelle » (*Zwangsneurose*). Romain Rolland accuse réception, en décembre 1927, de l'envoi de « vaillant et lucide petit livre » en adressant à Freud une longue et magnifique lettre dans laquelle il s'emploie à distinguer les religions qui, avec leurs dogmes immuables et leurs rites compulsifs, peuvent en effet relever de la cri-

tique freudienne, et le fait religieux lui-même, « le sentiment religieux spontané », ou encore ce que Romain Rolland appelle « la sensation religieuse, qui est toute différente des religions proprement dites, et beaucoup plus durable ». Il en précise le contenu en des termes qui deviendront célèbres : « le fait simple et direct de la sensation de l'éternel », ou, mieux, un contact avec quelque chose qui dépasse les limites du moi individuel, avec quelque chose qui peut très bien n'être pas véritablement éternel, mais qui est « sans bornes perceptibles et comme océanique », un flux sans commencement ni fin, qui enveloppe et porte l'individu.

Cette sensation océanique, vive mais confuse, qui donne à l'individu le sentiment d'appartenir à un ensemble qui le dépasse et le transcende, sans l'abolir, est certes une sensation naturellement d'ordre subjectif, une « illusion », pour employer le vocabulaire de Freud, mais c'est une conviction dont on peut, dit Romain Rolland, constater aussi « la riche et bienfaisante énergie », et qui est une « source de renouvellement vital », un « jaillissement vital » trop souvent oublié et asséché par les Eglises constituées. Romain Rolland, qui affirme l'avoir lui-même éprouvée, commence à en chercher les témoignages dans l'immense littérature mystique de l'Occident et de l'Orient, car, écrira-t-il plus tard, dans une lettre à Freud (17 juillet 1929), « Occident et Orient sont les bras du même fleuve de pensée », « le même fleuve Océan ». Ce sera l'objet des volumes consacrés à *La Mystique et l'Action dans l'Inde vivante*.

Romain Rolland et Freud se partagent en quelque sorte l'héritage de Spinoza : du philosophe juif d'Amsterdam ils reprennent l'un et l'autre la critique des religions constituées, le refus des dogmes et des superstitions, des « illusions » de la faiblesse humaine, mais l'un, le Français, lecteur de Goethe, redonne vie à cette forme particulière de sentiment religieux qu'est le panthéisme, tandis que Freud reste fidèle à la tradition plus voltairienne de la critique radicale de la religion. Le 20 juillet, ce dernier avoue brutalement à Romain Rolland, musicien passionné : « Je suis fermé à la mystique tout autant qu'à la musique », et, dans une autre lettre de janvier 1930, il affirme ne voir dans la mystique qu'« une embryologie de l'âme ». Quant à la « jungle hindoue » des penseurs de l'Orient, « l'amour hellénique de la mesure, le pro-

saïsme juif et l'anxiété de petit-bourgeois » l'avaient dissuadé d'y pénétrer. Sa vraie réplique, cependant, sera apportée par son très important et très célèbre essai de 1930 sur *Le Malaise dans la culture*, ou, comme disait la première traduction française, *Malaise dans la civilisation (das Unbehagen in der Kultur)*, dont le premier chapitre est une tentative d'explication psychologique de cette « sensation océanique » dans laquelle « un ami vénéré » (Romain Rolland) veut voir le foyer intemporel de toute foi religieuse.

La thèse de Freud est bien connue et ne surprend plus personne : les racines de cette « sensation océanique » sont à chercher dans le sentiment primaire de l'illimité, dans les premières expériences de la vie, avec la constitution du moi primitif. Plus intéressante, d'une certaine manière, est l'ambivalence de la réaction de Romain Rolland à cette analyse, et, disons-le, au rejet par Freud de toute illusion religieuse. Ambivalence qui tient au paysage même qui a vu naître Romain Rolland, à ce lieu natif du Nivernais, qui, par un curieux travail d'autoanalyse, prend ici la valeur d'un argument existentiel dans cette querelle intellectuelle d'une si générale et si haute portée. Soucieux d'expliquer pourquoi il cherche dans les métaphores de la fluidité le moyen d'exprimer cette sensation d'immersion dans le tout de la vie et de la nature, Romain Rolland avoue tout d'abord : « Je suis d'un pays de rivières. Je les aime comme des êtres vivants ». Les modestes, mais vives rivières du Haut-Nivernais – sous le regard de l'enfant – prennent l'ampleur d'un fleuve qui court à l'océan : « Or, de toutes les rivières la plus sacrée est celle qui sourd à tout moment du fond de l'âme. (...) Là est la force première, que je nomme religieuse, » commune à l'art et à l'action, aux sciences et aux religions.

Face à cette métamorphose des rivières en fleuves et des fleuves en océans, images d'un devenir enveloppant et sans fin, et miroirs de l'âme universelle, Freud, toujours un peu voltairien, avait ironisé et, dans la dédicace qui avait accompagné l'envoi de *Malaise dans la culture* à Romain Rolland, avait qualifié celui-ci d'« ami océanique », et il avait exprimé ses doutes, ses réserves et ses interrogations rationalistes en se présentant comme un « animal terrestre » (*Landthier*), trop attaché au terrain solide de la science pour se plonger dans ces eaux troubles. Ce à quoi Romain Rolland avait répliqué en faisant une nou-

velle fois intervenir ce qu'on pourrait appeler son propre enracinement dans le paysage natal : « Moi aussi, écrit-il le 3 mai 1931, je suis un *Landthier* de la campagne française, du centre de la vieille France, qui paraît le mieux défendu contre les souffles de la mer ». C'est le paysage rural de son enfance clamcycoise, dont il a célébré dans *Colas Breugnon* le charme et l'équilibre, qui, contre l'analyse du médecin viennois, incarne la possible conciliation de l'eau et de la terre, des rêveries fluides et du scepticisme terrien, de la foi et du doute. Contre les analyses qu'il juge trop rationalistes, et destructrices, de Freud, l'exilé de Villeneuve, en Suisse, fort de ses attaches avec ce canton de la France rurale, esquisse ainsi une synthèse, peut-être impossible, entre ce qu'il sent – « l'Océanique » – ce qu'il sait – qui se limite au « Que sais-je ? » sceptique de Montaigne – et ce qu'il désire – rien, si ce n'est « l'effacement total, illimité ». Il ne s'agit pas, pour Romain Rolland, de chercher dans ce sentiment océanique l'assurance d'une survie miraculeuse, d'une immortalité individuelle, mais bien plutôt de constater un fait psychologique – un « trait vital » – largement partagé, sur la vérité duquel il ne veut pas se prononcer, mais dont il tire, à n'en pas douter, une sagesse.

Après une telle confrontation, sur des questions aussi essentielles – la foi et le doute, la religion et la science, l'Orient et l'Occident – il était naturel que les deux personnalités prissent leurs distances. Romain Rolland, entraîné par le combat antifasciste, s'engage une nouvelle fois politiquement, sans faire preuve de beaucoup de discernement, dans le soutien à l'U.R.S.S., tandis que Freud, qui a trouvé en Thomas Mann un nouvel *alter ego*, poursuit par d'autres voies sa querelle avec la religion, tout en réaffirmant, dans des circonstances de plus en plus difficiles, son identité juive avec son essai singulier sur *Moïse et le monothéisme*.

L'exil de Freud à Londres, en juin 1938, semble venir donner une nouvelle illustration de l'errance du peuple juif, tandis que Romain Rolland quitte la Suisse en décembre 1937 pour s'installer à Vézelay et retrouver ainsi le paysage de son enfance, la terre de ses ancêtres. Croisement symbolique des destins... L'écrivain se tourne de nouveau vers Péguy et reprend *Le Voyage intérieur*, ce « testament spirituel » qu'il avait commencé au lendemain de sa rencontre avec Freud et qu'il

complète maintenant par la description de son itinéraire politique (« le Périple »). Cependant, dans ces heures sombres, Romain Rolland n'oublie pas « le grand bon Freud », sa stoïque lucidité et le débat essentiel qu'il a eu avec lui, comme l'atteste la lettre à S. Zweig du 26 août 1938, qui fournit en quelque sorte l'ultime leçon de cette étonnante rencontre : « *Comme nous sommes devenus impuissants dans ce monde de violence et qui se fiche de la vérité, de la morale, qui montre impudiquement ses poings et qui rit. (...) La vie humaine ne compte plus et le rêve de la " civilisation " est terminé. Il avait raison le grand bon Freud de se méfier de notre " progrès " et de craindre la force implacable des mauvais instincts. Mais je ne regrette pas notre foi, notre optimisme d'autrefois. (...) Peut-être l'heure viendra où notre foi deviendra utile et féconde et nous verrons encore l'aube nouvelle. »*

*

* *

Une correspondance *spécifiquement européenne*

Stefan Zweig

Romain Rolland

Traduit de l'allemand par Odette Richez

Belfond éd., 372 p.

Stefan Zweig

Correspondance 1897-1919

Traduit de l'allemand par Isabelle Kalinowski

Grasset éd., 383 p.

Dans ses premières lettres, vers 1900, Stefan Zweig – alors jeune poète viennois – se présente à ses prestigieux correspondants (Hofmannsthal, Hermann Hesse, Rilke) comme un dilettante, un dandy, qui dit ne pas connaître « l'art d'être appliqué et consciencieux » et prépare sans joie une thèse sur la philosophie d'Hippolyte Taine. Souvent la proie d'une insaisissable mélancolie, d'une neurasthénie très fin-de-siècle que ne dissipent qu'avec peine des aventures purement sexuelles avec « les petites femmes » dont il doit ensuite soigner les séquelles transmissibles, Zweig semble habité par une seule vraie passion, celle de collectionner les manuscrits, et il n'hésite pas, à cette fin, à solliciter de tel ou tel le manuscrit d'une de ses œuvres. Mais il suffit de poursuivre pour découvrir, grâce,

notamment, aux lettres tout à fait remarquables, écrites souvent dans un français impeccable, qu'il adresse pendant la guerre 14-18 à Romain Rolland – « la conscience de l'Europe » – que cette correspondance, d'une intensité rare, constitue un document intellectuel de premier ordre. Ce choix de lettres, combiné avec le bel essai biographique que Zweig a consacré à *Romain Rolland* (publié dès 1921 et complété en 1926), suggère un effet de miroir fascinant, et fait penser que les relations de Stefan Zweig et de Romain Rolland, pourraient constituer un épisode important d'une littérature qui serait spécifiquement *européenne*. Aux yeux de Zweig, la littérature semble être une forme élaborée de l'amitié, et l'amitié le couronnement nécessaire de la lecture, « comme si les mots étaient plus vivants quand le signataire du texte ne [lui] est pas étranger ». Toute son énergie, en réalité, est tendue vers ce seul but et cet idéal : créer ce qu'il appellera, dans une lettre à Jean-Richard Bloch du 28 novembre 1919, des « liens invisibles », et une fraternité d'écrivains. Et Romain Rolland a constitué, dans cette quête, un allié et un soutien précieux.

C'est le traumatisme de la guerre qui domine ce premier volume de la correspondance et en fait tout le prix. Incorporé dans l'armée austro-hongroise et affecté, comme Karl Kraus, aux Archives, dans un « bureau minable » de Vienne, Zweig, qui a, semble-t-il, été traversé par la tentation du suicide, fuit le désespoir dans une soumission mécanique aux autorités. Il se rend « utile » sans être obligé de tuer : il plie l'échine. Dans les premiers mois, sa foi cosmopolite vacille. « Ma pensée – écrit pendant l'été 14 celui qui fut le traducteur scrupuleux de Verlaine en allemand – va à l'Allemagne [qui] lutte et qui souffre aujourd'hui. L'heure n'est plus aux livres ni à la diffusion de la culture française ». Les invectives anti-allemandes de Verhaeren, le poète belge qu'il vénère, « ont détruit, dit-il encore, l'une des parts les plus précieuses de ma vie, la confiance et la certitude d'avoir plusieurs patries ». « Je dois quitter la maison en flamme de ma vie intérieure » écrit-il à Romain Rolland.

Mais bien vite et grâce à l'exemple de l'auteur de *Jean-Christophe*, qui, dans la plus extrême solitude, tente de ne pas se laisser emporter par la haine – « cette immense haine qui envahit le monde » – Zweig va se forger une philosophie de la souffrance et

dépouiller son cosmopolitisme de tout ce qu'il pouvait avoir de mondain et d'artificiel. Il va devenir ce que, dans l'essai si personnel qu'il consacre à Romain Rolland en 1921, il appelle un de ces « sans patrie » – entendre les juifs – « qui, au sein de patries différentes, aident à édifier la nouvelle patrie de tous les hommes ». Une brève période sur le front de Galicie, en juillet 1915, lui a révélé non seulement les horreurs de la guerre, mais aussi le sort des juifs de cette région oubliée de l'Empire. Chez Zweig resurgit alors dans toute sa force jusqu'ici refoulée la question de son identité juive, et de son rapport avec la religion de l'Ancien Testament : « la guerre m'a fait découvrir cette tragédie » qu'il tentera de traduire dans sa pièce *Jérémie*. Il prend conscience du lien qui existe entre son appartenance à la « nation » juive et son cosmopolitisme d'élection, tout en récusant, dans d'admirables lettres à Martin Buber, le sionisme et son « rêve dangereux d'un Etat juif » : « J'aime la diaspora et je l'approuve parce qu'elle est le sens de son idéalisme, sa vocation universelle et cosmopolite ». « C'est le judaïsme qui m'a permis d'accéder à cette liberté supranationale » (à Martin Buber, le 25 mai 1917). Ce qui ne l'empêche pas parler avec finesse et sympathie, dans son essai de 1921, de *Colas Breugnon*, ce petit chef d'œuvre enraciné dans le terroir nivernais de Romain Rolland.

Les vicissitudes de l'histoire ont fait mûrir l'écrivain. Mais il n'est pas excessif de dire que Zweig n'aurait peut-être pas survécu aux tensions de la guerre s'il n'avait eu le réconfort de « l'autorité morale » (21 janvier 1918) de Romain Rolland. Avant la guerre, les affinités entre l'Autrichien cosmopolite qui rêvait d'une « Europe unie » et l'écrivain qui avait tenté dans *Jean-Christophe* la synthèse symphonique des deux cultures, française et allemande, étaient déjà manifestes. Stefan Zweig avait lu les premiers volumes de *Jean-Christophe* dans les *Cahiers de la Quinzaine*, à partir de 1910, et avait commencé à échanger avec celui qu'il considérait déjà comme un maître une abondante correspondance. (On a conservé, selon son attentif biographe, Serge Niémetz, 520 lettres de Zweig en réponse à 277 lettres de Romain Rolland, un échange qui formerait sans doute un ensemble passionnant !). Zweig donnera d'ailleurs dans *Le Monde d'hier* un très émouvant portrait de la première visite qu'il a rendue, en 1911, à

Romain Rolland, dont il s'est attaché à faire connaître l'œuvre en Allemagne avec un rare dévouement. Mais avec la guerre le dialogue avec Romain Rolland, qui, en Suisse, travaille à venir en aide aux prisonniers des deux camps, prend une autre dimension, moins littéraire que politique. Partant du constat des désastres provoqués par le nationalisme, Zweig veut s'employer à combattre les effets du bellicisme : « Nous devons nous insurger, écrit Zweig le 19 octobre 14, contre ceux qui, trop lâches pour se battre eux-mêmes, calomnient les adversaires, qui excitent les haines sans aider personne, ni eux-mêmes ni leur patrie. »

A mesure que la guerre se prolonge, cependant, le désespoir de Zweig devient de plus en plus profond, ses critiques à l'encontre de la folie guerrière et des écrivains nationalistes se font plus vives : « La guerre va pourrir et l'Europe avec elle. Parfois j'ai l'impression que les soldats ne sont que des asticots et des vers dans un cadavre, et que ce cadavre est celui de notre monde », écrit-il en septembre 1918. La fin de la guerre n'apporte pas le soulagement espéré ni une véritable régénération. Il se sent étranger dans la Vienne nouvelle, au point de se réfugier à Salzbourg, et se méfie des socialistes qui prennent le pouvoir en Allemagne. Fataliste, et las, il se détourne de ce qu'il a appelé dans une lettre à Romain Rolland du 3 mars 1918 « ce mélange affreux d'encre, de sang et d'argent qu'on nomme politique », alors que le maître de Villeneuve, comme le note justement Serge Niémetz, refusant le « défaitisme » que Zweig croit tirer de ses positions, radicalise ses positions politiques et se tourne de plus en plus vers des horizons qui s'ouvrent au-delà de l'Occident, avec Gandhi et Lénine. Il y a là le germe d'un différend qui donnera sans doute au prochain volume de cette correspondance entre ces deux esprits qui se sont crus proches, un intérêt et une dynamique supplémentaires, tant il est vrai que, par delà les rencontres et les divergences idéologiques, il faut tenir compte de « l'incompréhensible qui gît dans chaque homme » (lettre à Romain Rolland, 3 mars 1918).

*

* *

**Correspondance entre
Romain Rolland et Charles Baudouin**
Une si fidèle amitié
Choix de lettres (1916-1944)

Une si fidèle amitié

Édition établie, présentée et annotée par Antoinette Blum.

Avant-propos de Yves Baudouin

Collection Histoire, Biographies et Société

Éditions CÉSURA

« **J**e suis par essence indépendant irréductible » : c'est en ces termes que Romain Rolland écrit en février 1916 à Charles Baudouin, pour exprimer son clair refus de collaborer de manière officielle à la revue *Le Carmel*, une modeste tribune pacifiste que ce dernier voulait créer à Genève. Malgré cette fin de non-recevoir, Romain Rolland ne va pas ménager son soutien, ses encouragements et son amitié au jeune étudiant français, qui restera lui-même fidèle à la figure du sage de Villeneuve, même quand celui-ci semblera s'écarter, dans les années trente, de la ligne de conduite si fièrement affichée aux débuts de leur amitié.

Charles Baudouin n'est pas un inconnu, et ses travaux de psy-

chanalyse sur les relations entre l'art et l'enfance lui ont assuré une place dans l'histoire de ce mouvement. Né à Nancy en 1893, il a suivi des études de philosophie dans sa ville natale et à Paris, où il a assisté aux cours de Paul Janet et de Bergson. Mobilisé lors de la déclaration de guerre – il a 21 ans – mais de santé fragile, il est réformé et s'installe en Suisse, à Saconnex d'Arve, près de Genève, avec l'intention d'enseigner à l'institut Jean-Jacques Rousseau, et probablement aussi en raison de l'attraction exercée par Romain Rolland, et sa dénonciation de la « mêlée sacrilège ». Des liens personnels assez étroits vont se nouer entre ces deux Français de Suisse, à telle enseigne que Romain Rolland acceptera de devenir le parrain d'un des deux fils de Charles Baudouin, Rolland Baudouin, « il Furioso », que l'écrivain appelle aussi « le prince des gnomes et des fées » dans une charmante lettre qui se termine par un inattendu « Turlututu chapeau pointu ».

Mais il serait injuste de penser que ce choix de lettres (42 de Charles Baudouin, et 51 de Rolland, sur 194 existantes) ne comporte que des lettres familières. Bien au contraire, tout l'intérêt humain et intellectuel de cette correspondance vient de son caractère en quelque sorte polyphonique : l'amitié et les relations personnelles naissent dans le cas présent d'intérêts partagés, de curiosités communes et d'un engagement résolu face à la guerre civile européenne. L'un et l'autre se réfèrent à quelques figures tutélaires comme Tolstoï, le Suisse Carl Spitteler que Charles Baudouin traduit et auquel est dédié le livre de Rolland sur *Empédocle d'Agrigente et l'âge de la haine* (1918), enfin Gandhi, que Baudouin rencontre à Villeneuve en 1931. Un moment important pour ce dernier qui partage avec Rolland la passion pour l'Orient et sa pensée.

Mais les deux correspondants sont loin d'être en harmonie sur tout, il s'en faut de beaucoup. Charles Baudouin représente un courant particulier de la psychologie – du fait notamment de l'influence sur sa pensée de la Nouvelle École psychothérapique de Nancy qui insistait sur le rôle déterminant des « forces subconscientes », de la « forte vie intérieure » dans les thérapies – on parle aujourd'hui encore, fût-ce ironiquement, de la « méthode » d'Emile Coué – jusqu'à prendre en compte les phénomènes de « suggestion et autosuggestion » (titre d'un livre publié par Charles Baudouin en 1920). Mais les interprétations

psychanalytiques ne trouvent guère de crédit aux yeux de Romain Rolland et, dans une lettre tout à fait remarquable, curieuse même, de janvier 1922, ce dernier révèle toutes les réserves que suscitent en lui les explications « forcées » de la psychologie freudienne de l'enfant, avec son « catalogue de symboles raides, simplistes et barbares ». Quant au complexe d'Œdipe et à la sexualité infantile, ils sont purement et simplement niés dans des termes qui apparaissent au contraire à Charles Baudouin des plus révélateurs : « *Pour moi qui, depuis, ai aimé ma mère comme je n'ai aimé et n'aimerai aucun autre au monde* » – écrit Rolland avec ce qu'on pourrait appeler de la candeur – *je me rappelle fort bien qu'elle tenait une très petite place dans mes pensées d'enfant* ». Charles Baudouin est un analyste assez lucide, malgré l'amitié et la vénération qu'il éprouve pour l'auteur de *Jean-Christophe*, pour percevoir chez Rolland « un mouvement de sensibilité » et un recul marqué dès qu'il est question de psychanalyse.

Autre occasion de divergences, l'engagement politique. Là encore, les lettres en apparence les plus familières et les plus personnelles servent, dans cette correspondance de haut niveau, à définir – avec délicatesse – des positions politiques et philosophiques antagonistes. En 1931, sentant que Charles Baudouin garde la nostalgie de l'engagement pacifiste des années de guerre, Rolland s'emporte et ces lignes, parmi d'autres, éclairent certainement le cheminement politique de celui qui se veut désormais compagnon de route de l'U.R.S.S. : « *Si, dans l'enfer social de ce monde, les races et les classes qui sont livrées au bon plaisir des rapaces et des bourreaux n'avaient eu l'idée enfin de se lever et de s'organiser, ce n'est certainement pas les " libres âmes " intellectuelles qui les auraient sorties de leur géhenne !* » Dans quelle mesure Rolland s'inscrit-il dans la continuité de ses positions antérieures sur « l'indépendance d'esprit », dans quelle mesure renie-t-il son engagement premier ? Laissons cette question en attente, faute sans doute de disposer de tous les documents nécessaires. Mais nul doute que cette correspondance avec Charles Baudouin n'apporte des lumières précieuses, tant l'amitié entre les deux hommes favorise les confidences. « Les ponts sont brisés », écrit Rolland à cette époque cruciale, en faisant référence à certaines allégeances passées.

Notons pour finir l'intérêt particulier des lettres que Charles

Baudouin envoie à Romain Rolland pendant l'été 35. Il se trouve en France, dans l'Yonne, pour participer à la « décade de Pontigny » organisée par Paul Desjardins autour du cinquantenaire de la mort de Victor Hugo – que Romain Rolland lui-même avait rencontré en 1883 à l'hôtel Byron de Villeneuve, en Suisse – et, à l'occasion de ce séjour en Bourgogne, Charles Baudouin exprime le désir de se rendre à Clamecy « en pèlerinage », au moment où Rolland fait, pour sa part, un autre pèlerinage à Moscou ... Rolland répond le 4 août 1935 que sa « vieille maison » natale de Clamecy, qui est transformée en établissement de bains, n'avait à ses yeux qu'un seul attrait : « le canal du Nivernais qui passait alors sous la terrasse de son jardin ». Il lui recommande en revanche d'aller « sur la colline de Sembert, le long de l'Yonne, sur la route d'Armes et de Brèves » sans oublier Vézelay et Avallon, pour retrouver l'esprit du paysage qui l'a inspiré, conseil que Charles Baudouin suivit avec dévotion, en poursuivant à pied à travers le Morvan, et jusque Dijon.

Le recueil de lettres est accompagné de brèves réminiscences, pleines de charme, de l'autre fils de Charles, Yves Baudouin, qui, mobilisé, rencontra une dernière fois le maître en 1940 à Vézelay.

*
* *

La petite Espérance de Vézelay

Romain Rolland préparant son « Péguy »

Présentation et annotation par Bernard Duchatelet

L'Amitié Charles Péguy

N° 94, 23ème année, avril-juin 2001

Le professeur Duchatelet – lucide explorateur du fonds Romain Rolland de la BnF – a rassemblé pour *L'amitié Charles Péguy*, dans un bulletin d'une très belle tenue, les documents, notes et lettres qui éclairent la genèse de la dernière œuvre de Romain Rolland, son *Péguy*, qui ne verra le jour qu'après sa mort. Il est sans doute inutile de rappeler l'importance qu'eut, pour l'un et l'autre, la rencontre entre ces deux esprits. Romain Rolland le soulignera bien plus tard dans la significative prière d'insérer de son ouvrage : *Jean-Christophe* n'a trouvé son public que grâce aux *Cahiers de la Quinzaine*, et les *Cahiers* ne durent leur survie qu'au succès du *Beethoven*, dans le Xe cahier de la IVe série. Péguy en avait convenu quand il avait évoqué, dans *Notre Jeunesse*, « le commencement de la fortune littéraire de Romain Rolland avec *Beethoven* » et « la révéla-

tion, l'éclatement, la soudaine communication d'une grande fortune morale ».

Mais, comme le montrait le volume un peu décevant où Marie Romain-Rolland avait rassemblé en 1955 les lettres de cette « amitié française » (Cahiers Romain Rolland, n° 7), ce « compagnonnage » paradoxal se fondait sur « peu de pensées communes » et des orientations politiques divergentes : d'un côté, un « haut nationalisme français » presque mystique et, de l'autre, un « panhumanisme » rêvant de « l'union des grandes nations ». La collaboration pratique ne pouvait pas aller sans certaines aigreurs, dues notamment à la question délicate des droits d'auteur et de la reprise de *Jean-Christophe* par les éditions Ollendorff. Bien plus tard, après la mort de Péguy, en 1914, et les années de guerre, Romain Rolland avait été écarté de la réédition des Cahiers par Gallimard – en raison sans doute de la méfiance, voire de l'hostilité de la famille de Péguy et de milieux catholiques – et il en avait conçu, secrètement, de l'amertume.

Mais pourquoi s'intéresse-t-il de nouveau à cette « âme orageuse » et solitaire en 1942 alors qu'il s'est installé depuis peu de temps à Vézelay ? Est-ce parce qu'il entreprend, sentant l'âge venir, d'écrire ses mémoires, dont *le Voyage intérieur* – ces « ressouvenirs de [son] ascendance bourguignonne nivernais », publiés en 1942 – sont la fascinante préfiguration ? Est-ce l'influence si proche de Claudel, et de son catholicisme ? N'est-ce pas aussi, alors que la France est défaite, occupée et humiliée, le désir, chez l'écrivain revenu de l'internationalisme, de retrouver chez Péguy la flamme de la liberté, et une forme de patriotisme mystique, épuré, contre tous ceux qui cherchent à « l'accaparer » pour le mettre au service de la « révolution nationale » et de la Collaboration ? Quoi qu'il en soit, Romain Rolland entreprend cette année-là de relire l'ensemble des *Cahiers*, dans l'ordre de leur publication, et la plume à la main, dans une lecture « longue et serrée » qui va nourrir d'une foule de citations le portrait de Péguy, qu'il avait esquissé dès août 1918. Il cherche aussi à rassembler des renseignements biographiques, notamment auprès de ceux qui ont bien connu l'écrivain, comme Geneviève Favre. La correspondance entre Romain Rolland et cette dernière, qui lui avait demandé dès juillet 1941 de défendre Péguy contre les interprétations abusives du « monde curé »,

constitue le cœur de ce passionnant volume.

Geneviève Favre avait aidé financièrement les *Cahiers* et reçu les confidences de Charles Péguy dans son appartement de la rue de Rennes. Elle était à la fois – ce qui montre la complexité des filiations idéologiques en France – la fille de l’avocat républicain Jules Favre, qui s’était opposé à Napoléon III, et la mère du très catholique Jacques Maritain. Elle-même, qui avait déjà publié dans *Europe*, en 1938, des « Souvenirs » sur Péguy, se définissait comme une « vieille militante pacifiste » et une protestante « libre-penseuse », « libre-croyante », et elle refusait avec véhémence l’idée que Charles Péguy ait pu se convertir au catholicisme. Comme elle l’écrit le 19 mars 1942 à Romain Rolland, Péguy « est au service de la vérité de Jésus, comme l’a été Luther, et plus révolutionnaire que lui » ; « comme Jésus, comme Jeanne d’Arc, ajoute-t-elle dix jours plus tard, Péguy était d’essence révolutionnaire ». Elle s’enthousiasme donc, avec une exaltation qui semble parfois embarrasser Romain Rolland, pour « l’œuvre immense (...) géniale que ce dernier prépare à Vézelay et qui doit enfin arracher le vrai Péguy à " l’élément prêtre " et aux griffes de la réaction. »

Hélas, Geneviève Favre, qui meurt en juin 1943, ne vit pas ce souhait réalisé. Romain Rolland, après un hiver 42-43 difficile, achève son « traité » en mai 43, mais refuse de le publier tant que la France sera occupée. Son *Péguy* ne verra donc le jour qu’en janvier 1945, aux éditions Albin Michel. Mais surtout, entre « l’obstinée protestante » et son correspondant demeure une divergence de fond qui fait tout le prix de cet échange d’une grande intensité : lecture faite de l’ensemble des *Cahiers*, Romain Rolland reste persuadé de la réalité de la conversion de Péguy à une forme de catholicisme, et souhaite retracer son évolution au travers des crises traversées, notamment celle, amoureuse et religieuse, de 1910, en s’appuyant sur les textes posthumes essentiels comme *Clio* ou la *Note conjointe sur M Descartes et la philosophie cartésienne*. Il veut aussi replacer Péguy dans le contexte plus général de la « pensée de 1900 », une pensée qui se caractérise selon lui par « l’ébranlement des vieux concepts de la science et de la philosophie », par l’irruption du « se faisant » (Bergson), par la notion d’évolution créatrice, qui bouleverse les certitudes figées de l’un et l’autre bord, le

positivisme rationaliste et laïc de la Sorbonne comme la théologie thomiste de Léon XIII et de Maritain. Péguy se trouve ainsi au cœur d'une véritable révolution intellectuelle que Romain Rolland a le sentiment d'avoir côtoyée et même soutenue, mais sans en avoir eu sur le moment conscience, « enfermé » qu'il était dans son œuvre propre, la rédaction de *Jean-Christophe*.

Romain Rolland semble faire ainsi l'aveu de n'avoir pas mesuré en son temps la vraie dimension de la pensée de Péguy. Trente ans après, il s'attache à réparer ce malentendu en retrouvant chez le poète de *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc* une passion commune pour la liberté, une liberté que les « opérations de la grâce » ne peuvent venir que conforter sans l'annuler et qui constitue, selon les termes d'une lettre à sa sœur (mai 43), un « principe de spiritualité » au-dessus de toute « religion de la moralité ». En d'autres termes, il dégage bien chez Péguy, « l'hérétique », ce « délicat bourgeois » de la vertu théologale de l'Espérance, que Geneviève Favre, dans ses années noires de la guerre, voulait voir refleurir à Vézelay : « Que de fois, en ma pensée, je vous vois, debout sur la haute terrasse, à l'ombre de la basilique, le regard fixé, au loin, sur les voies foulées par les pèlerins allant à St. Jacques de Compostelle, attendant la vision de la petite Espérance, tant aimée de Péguy. » (3 juillet 1941)

*

* *

Bernard Duchatelet : **« Romain Rolland tel qu'en lui-même »**

Bernard Duchatelet

Romain Rolland tel qu'en lui-même

Albin Michel éditeur - 447 pages

Romain Rolland fut-il ce « cas pathétique » évoqué un jour par Roger Martin du Gard, qui l'admirait ? Son biographe ne peut manquer en tout cas de rencontrer certaines difficultés. Non que les documents fassent défaut ; il existe une vaste et souvent passionnante correspondance publiée – une trentaine de volumes chez Albin Michel – et Bernard Duchatelet a eu en outre un accès privilégié au Fonds Romain Rolland de la Bibliothèque nationale, et pu exploiter de nombreux inédits, qui jettent un éclairage nouveau sur l'auteur de *Jean-Christophe*. Mais le prix Nobel de littérature de 1916 a-t-il encore des lecteurs ? La comparaison est cruelle avec Hermann Hesse, autre prix Nobel, autre pacifiste, autre esprit européen

attiré par l'Inde, à l'heure où l'Allemagne célèbre avec faste le 125ème anniversaire de sa mort.

Rares sont aujourd'hui – mais souvent séduits – les lecteurs de *Jean-Christophe*, ce roman-fleuve par excellence qui a tant marqué la génération sacrifiée des contemporains de Péguy, ce « roman musical » dont il ne faut pas sous-estimer la dimension critique et satirique, vis-à-vis de la « foire sur la place » parisienne, ce « vaste poème en prose » si entièrement imprégné d'idéalisme, dans lequel nous avons du mal à entrer de plain-pied, avouons-le. Céline, Gide, Proust sont passés par là, sans doute. Mais ce qui pose problème aussi, ce sont les aspects contradictoires d'une longue vie de combat (1866-1944), car Romain Rolland fut également un homme de théâtre méconnu, un musicologue particulièrement averti – son *Beethoven* demeure un monument – et surtout ce qu'on doit bien appeler, sans anachronisme, un intellectuel engagé, et ce avec une énergie que ne laissait pas deviner une apparence frêle et ascétique. C'est même là que le bât blesse, car, plus encore que l'appel d'« Au-dessus de la mêlée » en 1914, qui lui attira bien des haines, c'est le soutien public de Romain Rolland à l'U.R.S.S. de Staline de 1928 à 1938 qui, pour beaucoup, demeure une scandaleuse énigme et une tache sur la réputation de celui qui voulait naguère défendre, avec quelle intransigeance, « « l'indépendance de l'esprit » ».

Romain Rolland a fait partie, pourrait-on dire, de la première génération des intellectuels issus de l'affaire Dreyfus, même si *Les Loups*, la pièce, qu'il consacre à cet important épisode, transposé au siège de Mayence en 1793, présente sans parti pris les deux logiques en présence. Admirateur très jeune de Tolstoï et de Hugo, il garde la conviction que la parole de l'écrivain doit exercer un magistère et, par l'influence qu'elle peut avoir sur quelques esprits d'élite, peut modifier le cours de l'histoire. Mais, comme le montre Bernard Duchatelet, ce sentiment élevé de la responsabilité de l'écrivain va de pair avec une vision presque schopenhauerienne de la vie. Marqué très tôt, dès l'enfance, par la mort et le sentiment du néant, « cette grande mer éternelle », Romain Rolland peut ainsi écrire en 1936 dans son *Journal* : « Je porte, depuis les premiers jours de mon existence, la blessure d'y être entré. À peine enfant, prenant conscience du monde où j'étais jeté, j'en ressentais l'horreur et la pitié. (...) Je n'ai jamais pu passer l'épon-

ge (...) sur le massacre des hommes entre eux. Je me sens complice et sans nul moyen de m'en dégager. » Mais, en même temps, il ne se résigne pas au néant, car « toute vie est un acte de foi », et, dans une attitude qu'à juste titre, le biographe rapproche de Malraux, Romain Rolland accepte « virilement » de jouer le jeu et de « remplir le mieux possible le rôle qui [lui] est assigné ». « Je cherche dans l'âme humaine le métal qui résiste à la fournaise », écrit-il dès 1910, car « la seule chose qui compte, c'est l'attitude de l'homme, (...) s'il apporte avec lui des actes pour franchir l'abîme du néant ».

Mais quels actes ? Comme il l'écrit dans son appel de 1914 « Aux peuples assassinés », « la civilisation d'Europe sent le cadavre ». La culture occidentale, dont il est tout imprégné par ses études, ne lui semble plus en mesure de répondre à la situation historique du nouveau siècle. Dès 1892, il avait confié à sa vieille amie de Rome, Malwida von Meysenbug, un frappant pessimisme historique qui fournit sans doute une des clefs de son évolution politique ultérieure : « Je ne vois autour de moi que symptômes de mort, de ruine, de néant. La civilisation moderne s'écroule. L'Europe actuelle est pourrie ; comme le vieux monde romain. » D'où cet appel : « Si au moins il y avait les barbares ! ». L'invite à la réconciliation franco-allemande, à l'union entre les deux univers – un des thèmes de *Jean-Christophe* – ne suffit plus ; il faut même aller au-delà de l'Europe, cynique et fatiguée, s'ouvrir à l'Est et à l'Orient, c'est-à-dire à la fois aux sagesse immémoriales de l'Inde auxquelles Romain Rolland consacre dans les années 30 plusieurs livres, et à la « barbarie » fondatrice de la nouvelle Russie.

En contrepartie, Bernard Duchatelet accorde une large place aux figures féminines qui n'ont cessé d'entourer, de protéger, d'aimer Romain Rolland : sa mère, jalouse et obsédée par la mort précoce et soudaine d'un premier enfant ; sa sœur, Madeleine, la confidente totalement dévouée ; Malwida von Meysenbug, si maternelle, et qui a connu Nietzsche, Liszt et Wagner ; sa première femme Clotilde Bréal, vite déçue par son bref mariage avec l'ascète ; des personnalités moins connues, plus surprenantes aussi, avec lesquelles Romain Rolland semble avoir entretenu des relations plus intimes, Olga, une jeune aristocrate belge, ou une charmante, mais très exaltée actrice américaine, qu'il appelle « Thalie ». Mais aucune n'occupe une place si essentiel-

le et si mystérieuse que Marie Koudacheva. De trente ans sa cadette, fort belle, elle était née à Saint-Pétersbourg en 1895 d'une mère française et d'un officier du tsar. En 1916, elle épouse le prince Koudachev, dont elle a un fils, mais, veuve quatre ans plus tard, elle se rallie à la cause bolchevique et s'installe à Moscou. Elle entre en relations d'abord épistolaires avec Romain Rolland, lui envoie des poèmes qui font entendre, note-t-il, une « voix tourmentée », jusqu'à ce que, pendant l'été 1929, à Villeneuve, en Suisse, leurs rapports prennent un tour moins littéraire. En avril 1934, Rolland épouse officiellement la jeune Russe, qui le suivra en France, jusqu'à sa mort dix ans plus tard, avant de devenir ensuite la gardienne attentive de sa mémoire. Au risque d'être accusée, à tort, d'avoir été rien de moins qu'une espionne soviétique.

Cette biographie, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, se veut d'abord une interrogation sans *a priori*, mais sans complaisance, de la figure de Romain Rolland. Bernard Duchatelet se contente, pour la période 1928-1938, d'une description un peu froide – presque un agenda –, des activités militantes de l'écrivain, et de son sinistre voyage à Moscou. La vraie question apparaît en filigrane : pourquoi celui qui avait, à la fin de la Première Guerre mondiale, défendu « l'indépendance de l'esprit » et invité ses compatriotes à « tenir la pensée à l'abri de la folie collective » accepte-t-il, dans les années trente, de devenir un compagnon de route qu'on manipule, renonce-t-il à la « cité de Dieu de la non-violence », se soumet-il à une « discipline révolutionnaire » dont il est au fond incapable, accepte-t-il d'écrire désormais : « Il faut que l'Esprit rentre dans le rang », en refusant de condamner les procès de Moscou ? Et surtout pourquoi, lorsqu'il ne peut plus nier l'évidence, informé notamment par son beau-fils, Serge Koudachev, et d'autres, continue-t-il à se taire ?

A cette attitude sans doute plusieurs raisons : la volonté de défendre malgré tout l'espérance et la chance de renouveau, qui étaient apparues à l'Est en 1917, le sentiment que toute révolution comportait une période de Terreur et devait avoir son Robespierre, la crainte de voir le fascisme triompher, y compris en France, l'idée, ou l'illusion qu'une autorité morale pouvait encore contribuer à corriger certains excès, mais aussi la fatigue et le désarroi d'un écrivain trop pur entré

Malwida von Meysenbug, la « seconde mère »

« **L**'ensorceleuse Rome (...) que j'ai tant aimée. » Les deux années que Romain Rolland passa à Rome (1889-1891) furent un moment mystérieux, passionné et décisif dans la formation de l'écrivain : une vieille dame allemande de 73 ans qui avait été, entre autres, l'amie de Wagner et de Nietzsche, Malwida von Meysenbug, reconnaissait le génie naissant d'un jeune homme de 23 ans qui n'avait connu jusqu'ici que l'austérité d'une vie provinciale et le « cloître de la rue d'Ulm ».

C'est cette figure attachante du féminisme allemand qu'à l'occasion du centenaire de sa mort, en 1903, le professeur Jacques Le Rider, auteur d'une étude magistrale sur la Vienne fin-de-siècle (*Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, 1990) a choisi d'évoquer, le 30 octobre 2003, pour la conférence que l'Association Romain Rolland organise désormais chaque année dans l'amphithéâtre Louis Liard de la Sorbonne, grâce à l'amicale hospitalité de la Chancellerie de Paris.

En lui ouvrant les portes de son salon de la *via della Polveriera*, près du Colisée, en l'invitant à jouer cette musique allemande de Mozart, de Beethoven, qu'ils avaient tous les deux en vénération, Malwida

von Meysenbug ne s'est pas contentée d'initier le jeune historien du palais Farnèse, l'élève de son gendre, Gabriel Monod, à la vie mondaine et à la culture allemande. Elle devait aussi incarner à ses yeux un idéal élevé d'émancipation par la culture, de liberté orgueilleuse, de fraternité distinguée. Comment n'être pas frappé par le double visage de Malwida von Meysenbug qui est aussi, d'une certaine manière, celui de Romain Rolland à cette époque : grâce à son amie, il découvre et fréquente une élite sociale et culturelle, issue de grandes familles aristocratiques de l'Europe tout entière, sans jamais renier son farouche souci de l'indépendance d'esprit.

Malwida von Meysenbug était née en 1816, à Kassel, en Hesse électorale, dans une famille d'origine française. Son père, Carl Rivalier, anobli en 1825, était ministre d'État du prince électeur, Guillaume Ier, et, lorsque ce petit despote est chassé avec sa maîtresse lors des journées révolutionnaires de 1831, il le suit en exil – pour l'aider à gérer son énorme dette ... – tandis que la mère s'installe avec ses enfants à Detmold, dans la principauté de Lippe. Un monde s'écroule pour Malwida, qui tire de ces événements la conviction qu'une jeune femme doit savoir mener une vie indépendante et subvenir elle-même à ses besoins. Sensible aux idées nouvelles qui conduiront aux révolutions de 1848, elle suit avec intérêt la naissance de l'éphémère Parlement démocratique de Francfort et participe activement, à Hambourg, à une école pour l'éducation des jeunes filles (la *Hamburger Frauenhochschule*). Harcelée à Berlin par la police prussienne, elle doit, en 1852, s'exiler à Londres, où elle devient la préceptrice des deux filles d'Alexandre Herzen, le révolutionnaire russe. Elle deviendra même plus tard la mère adoptive de l'une d'elles, Olga. À Paris, elle se lie avec Wagner et son cercle : on lui doit ainsi une très vivante description de la fameuse première de *Tannhäuser* en mars 1861. Installée par la suite en Italie, elle accueille Friedrich Nietzsche et quelques amis dans l'hiver 1876-1877 – épisode célèbre, associé à la rédaction d'*Humain, trop humain* – et c'est grâce à elle que le philosophe, pour son malheur, rencontre plus tard Lou von Salomé à Rome ...

Le souvenir de ces multiples amitiés et de ces tribulations d'une « idéaliste » animait-il encore les conversations de la vieille dame, qui

s'était rendue célèbre en Allemagne avec ses *Mémoires* de 1876 ? Dans ses lettres à sa mère, Romain Rolland ne parle guère de celle qui fut pour lui, selon le bel éloge du *Voyage intérieur*, une « seconde mère ». Après son départ de Rome (et un pèlerinage commun à Bayreuth dans l'été 1891), Romain Rolland, de retour à Paris, entretient avec sa vieille amie une correspondance nourrie (chaque semaine une longue lettre...), pour une large part inédite, que Jacques Le Rider a explorée aux archives Goethe-Schiller de Weimar. Il a choisi, avec autant de science que de délicatesse, de mettre l'accent, dans ce vaste ensemble, sur les harmoniques de l'affaire Dreyfus, non sans relever quelques paradoxes dans les positions des deux correspondants. Malwida von Meysenbug, très dreyfusarde, sous l'influence de Gabriel Monod, et devenue elle-même une fervente admiratrice du nouveau Reich prussien, ne ménage pas ses critiques à l'encontre de la France républicaine et « décadente », tandis que Romain Rolland porte sur le milieu dreyfusard et Dreyfus lui-même un regard peu indulgent, et défend malgré tout sa patrie.

Mais innombrables sont les autres thèmes abordés (Nietzsche et Wagner, la religion, le massacre des Arméniens, la menace de guerre franco-allemande) et l'on ne peut que souscrire aux conclusions de Jacques Le Rider : cette correspondance de Romain Rolland avec cette grande dame de la vie culturelle allemande est un document du plus haut intérêt humain et intellectuel, et il faut déplorer une nouvelle fois que les éditeurs soient si peu attentifs à ces vivants trésors.

Malwida von Meysenbug meurt le 23 avril 1903, à l'âge de 86 ans. Elle repose au cimetière protestant de Rome, près de la pyramide de Cestius, là sont enterrés le fils de Goethe et le poète Shelley.

*

* *

La complexité retrouvée de Romain Rolland

O n sait que Proust, dans les dernières pages de son *Contre Sainte-Beuve*, adresse à Romain Rolland, à sa démarche d'écrivain, de sévères critiques. L'auteur de *Jean-Christophe*, dit-il, « continue à entasser banalités sur banalités (...) dans une œuvre de recherche et non de trouvaille ». De fait, l'attention, légitime, qui est aujourd'hui portée à la vie de Romain Rolland, à sa personnalité publique, à sa correspondance, il est vrai si variée et si substantielle, ne doit pas dissuader de poser la question de sa valeur comme écrivain, et d'abord comme écrivain *moderne*, avec ce que cela comporte de complexité. Il faut donc saluer comme il convient le remarquable travail d'une jeune normalienne, **Agnès Franconnet**, qui, dans un « mémoire de maîtrise » de Paris IV-Sorbonne (juin 2003), d'une étonnante maturité, a, en quelque sorte, relevé le gant de la condamnation proustienne en étudiant « *l'écriture du souvenir chez Romain Rolland : variations, ruptures, réécritures* ». Dirigé par le professeur Jean-Yves Tadié, l'éminent spécialiste de Proust, le mémoire étudie avec les instruments nouveaux de l'analyse littéraire le passage, toujours mystérieux, de l'événement consigné dans un journal au souvenir des mémoires, et de la réminiscence à l'épisode de l'œuvre de fiction. Certes, un lecteur profane pourrait être désarçonné ou rebuté

par l'emploi du vocabulaire technique de la critique littéraire la plus avancée (« intertextualité », « référentialité », « écrits mémoriels », etc.). C'est la loi du genre et sans doute, d'une certaine manière, le prix à payer pour retrouver la complexité méconnue de l'écriture de la mémoire chez Romain Rolland, notamment grâce à la confrontation d'un corpus limité d'œuvres publiées (*Le Voyage intérieur* de 1942, *Mémoires et fragments du Journal*) avec les manuscrits du Fonds Romain Rolland.

Agnès Franconnet met ainsi en lumière ce qu'elle appelle « le mouvement paradoxal de l'écriture rollandienne », qui va « de destruction en réécriture et de réécriture en variations », qui fait alterner les ruptures et le mélancolique ressassement du passé et qui ne semble pouvoir retrouver la fluidité de la mémoire qu'après avoir « caviardé » et remanié les notes au jour le jour des carnets. Ainsi se construit chez Romain Rolland ce que Goethe eût appelé « la pyramide de son existence », faite d'harmonies et de dissonances, d'oublis et de rêveries persistantes. Tout à fait passionnante est la manière dont Agnès Franconnet montre comment Romain Rolland, d'une œuvre à l'autre, d'un genre à l'autre, reprend, en les transformant sans cesse, en les « gauchissant », les souvenirs sans date, les révélations bouleversantes, comme celle, fondatrice, du Janicule, à Rome, les images obsédantes (la sœur morte) et les allusions aux autres magiciens de la mémoire littéraire, comme Rousseau Chateaubriand et Stendhal, et comment il accède ainsi, par ce « double mouvement de rupture et de retrouvailles », à une nouvelle et surprenante « profondeur onirique », voire « hallucinatoire ».

S'agirait-il simplement, dans une « petite critique de mauvaise foi » – pour reprendre une expression de Stendhal –, de dénoncer chez Romain Rolland les inexactitudes du souvenir, l'incertitude des citations et les faiblesses de la mémoire ? Nullement. « Les inexactitudes libèrent le souvenir, écrit Agnès Franconnet, (...) et le font flotter entre les sphères référentielle et poétique. » La confrontation entre la prose quotidienne des *Mémoires* et les « confessions poétiques » du *Voyage intérieur* révèle « la double nature du moi rollandien », partagé entre une existence individuelle, singulière, limitée, dont le journal retrace les épisodes, et un moi plus dépouillé, presque « cosmique »,

Autour du Luxembourg Romain Rolland à Paris

« Car, Seigneur, les grandes villes
Sont perdues et décomposées ;
la plus grande est fuite devant les flammes, -
il n'y a pas d'espérance en leur désespérance
et leur durée chétive passe. »

R.M. Rilke, *Le Livre d'heures*, III, 1903

« Les grandes villes sont des organismes monstrueux » : cette formule de Romain Rolland, dans *Le Voyage intérieur*, frappe par sa brutalité ; à l'évidence, l'auteur de *Jean-Christophe*, s'il a cherché, lui aussi, à conquérir Paris, n'appartient pas à ces écrivains que l'on pourrait qualifier de « balzaciens » et qui sont fascinés par le spectacle social de la grande ville, par la « comédie humaine » qui s'y joue, par cette énergie qui fait que se côtoient en un même lieu des êtres de conditions très diverses, et pourtant animés des mêmes passions et des mêmes besoins, des mêmes rêves et des mêmes vices. Romain Rolland éprouve pour la « fourmillante cité » de Baudelaire, pour la grande ville, pour Paris – il l'avoue dans *Le Voyage intérieur* – une répulsion qui plonge ses racines dans ses expériences d'adolescent.

À 14 ans, en octobre 1880, il doit en effet quitter Clamecy, la « ratoire » de son enfance, son « nid de province », pour la capitale. Est-ce afin que l'écolier sérieux poursuive ses études dans les meilleurs lycées, ou en raison de quelque revers de fortune, comme le suggère la faillite de la famille d'Olivier dans *Jean-Christophe* ?

Son père, en tout cas, abandonne son étude de notaire, « la plus prospère de l'arrondissement », pour occuper « un poste subordonné » au Crédit foncier, et la famille se loge tant bien que mal, avec le grand-père Edme Courot, dans un « petit premier » au 16, de la rue de Tournon, près de l'entrée du Sénat, et donc à proximité immédiate du Luxembourg, le jardin autour duquel, symboliquement et spatialement, va désormais s'organiser la vie de Romain Rolland à Paris.

Le traumatisme de la rue de Tournon

Peut-on aller jusqu'à dire que cette installation à Paris fut un traumatisme ? À « l'ébranlement de l'exode », loin des paysages nivernais, s'ajoutaient le « choc de la puberté », l'angoisse de n'être pas à la hauteur des écrasantes espérances de sa mère, et le sentiment déprimant de n'être plus que la « cellule d'un corps anonyme et informe ». En outre, le bon élève de province souffre de la rivalité permanente des esprits et de la lutte des talents : « À Paris, c'était un bouillon de culture, fourmillant de corpuscules, de vermiculets [sic] d'intelligence, se tordant, se mêlant, toujours en mouvement. » Son langage, pour décrire la vie urbaine, est celui de la biologie de son temps, des Pasteur, des Claude Bernard : « J'ai le dégoût de cette fermentation malsaine ». C'est la ville elle-même, comme bouillon de culture, pourrait-on dire, que Romain Rolland rejette avec une violence proche de Rousseau, même si l'ami de Péguy sait ce que Paris – « ce monument unique au monde » selon le responsable des *Cahiers de la Quinzaine* – apporte aux lettres : « Tout ensemble, me fascine le merveilleux spectacle de la ruche aux rayons d'or ; et j'en recrache la puanteur. » S'adressant aux villes elles-mêmes, ces Babylone fardées, il s'exclame encore dans *Le Voyage intérieur* : « Non, je ne méconnais pas votre grandeur éblouissante, villes flambeaux ! ... dans vos artères passe le courant créateur. Mais chez vous rien n'est pur – au sens brut. Tout est mêlé... Toutes les valeurs s'engluent en une pâte subtile, qui produit à distance un effet

irisé, mais tourne et pourrit si on l'expose à l'air. Vous êtes les laboratoires gigantesques, où l'Esprit manipule, par millions, les ferments de mort et de vie ».

Romain Rolland se souviendra de ce brutal contact avec Paris pour décrire, dans les premières pages de *La foire sur la place*, l'arrivée de Christophe « sur le pavé gluant de Paris » et l'errance du musicien allemand, qui descend de la gare de l'Est vers la Seine, en des termes qui pourraient annoncer le *Voyage au bout de la nuit* : « *Le brouillard d'octobre... avait cette odeur fade de Paris, où se mêlent les exhalaisons des usines de banlieue et la lourde haleine des villes.* » « *Les chevaux glissaient sur la boue glacée. Les injures des cochers, les trompes et les cloches des tramways faisaient un vacarme assourdissant. Ce bruit, ce grouillement, cette odeur saisirent Christophe.* » Le jeune homme est « *frappé du nombre de figures vicieuses, de louches rôdeurs, de gueux avilis, de filles plâtrées aux odeurs écoeurantes. Il se sentait glacé.* » Bienvenue à Babylone...

Un jeune homme de province à Paris

Après la rue de Tournon, la famille occupe un appartement au 31, rue Monge (5^e étage) alors que le jeune homme suit les cours de terminale à Saint-Louis (1880-1882), et de khâgne à Louis-le-Grand. C'est là, dit-il, qu'en proie à une vraie crise d'adolescence, il a « respiré les vapeurs de l'abîme ». Sans doute est-ce un souvenir de cette période de crise quand Marc le fils d'Annette, dans *L'Âme enchantée*, s'enfuit vers le Jardin des plantes tout proche « comme ces pigeons de Paris qui vont chaque matin par-dessus les amas de maisons poussiéreuses, chercher les grands jardins et les vieux arbres frais ! » « *Il dévala tout droit de la montagne Sainte-Genève, et se trouva au sortir des antiques rues populeuses, dans les espaces clairs du calme Jardin des plantes.* »

En 1885, nouveau déménagement de la famille Rolland, cette fois pour le 13 rue Michelet, non loin du « funèbre jardin de l'École de pharmacie, où les rares visiteurs semblent prier devant les tombes des plantes », et à proximité du cher Luxembourg retrouvé. C'est là, rue Michelet, qu'un jour d'octobre 1897 il reçoit la réponse de Léon Tolstoï à la lettre que, étudiant inconnu, il lui avait envoyé en Russie.

Mais, en « intégrant » l'École normale supérieure, Romain Rolland peut devenir interne et occuper une « thurne » (une chambre) dans le « cloître de la rue d'Ulm », avec, cette fois, la vue sur les vieux arbres de la cour des Ernest.

Après la lumineuse parenthèse romaine au Palais Farnèse, qui lui offrit une libération imprévue, Romain Rolland inaugure une période nouvelle de sa vie parisienne, lorsqu'il épouse Clotilde Bréal en octobre 1892, à la mairie du 6^e arrondissement, place Saint-Sulpice, et s'installe avec elle au 76, rue Notre-Dame des Champs, au 3^e étage d'un immeuble élégant de cette rue tranquille.

Il est singulier de penser que, dans cette période, Romain Rolland et son épouse aient pu côtoyer l'écrivain Strindberg qui, en 1896, a ses habitudes à la terrasse de la « Brasserie des lilas » (« l'absinthe de six heures ») et qui confesse dans *Inferno* : « *Ma promenade matinale me conduit à l'avenue de l'Observatoire, où j'admire souvent les quatre parties du monde, pour la raison secrète que la plus délicieuse des femmes de Carpeaux ressemble à ma femme* »...

Boulevard Montparnasse

Très vite cependant, l'union avec Clotilde se révèle fondée sur un malentendu et débouche sur une mésentente que consacre le divorce de 1901. Romain Rolland, abattu par cet échec – « *Je suis bien seul dans la vie* » écrit-il à Malwida von Meysenbug en février 1901 – cherche un temps refuge chez ses parents, qui habitent désormais 29, avenue de l'Observatoire, et il loue ensuite au 162, boulevard Montparnasse, au 3^e étage au-dessus de l'entresol, un petit appartement, qu'il décrit en ces termes, d'une grande franchise, dans *Le Périple* : « *Quand je me trouvais seul, dans ma cage à poulets du 162, boulevard Montparnasse, si étroite que, debout devant ma table, je pouvais toucher le plafond et les murs, si poreuse et si grasse de vies humaines entassées – comme une éponge dans l'huile –, que je devais me boucher les oreilles pour ne pas entendre le jour, les deux pianos acharnés, l'un au-dessus de ma tête, l'autre au-dessous de mes pieds, – la nuit, les rires des filles que mon voisin ramenait dans son lit, placé contre mon lit, de l'autre côté de la paroi de carton, et leurs propos orduriers, – quand je me trouvais seul, le monde vint me trouver.* » (*Le Périple*, p. 62 et suiv.).

C'est là en effet, dans ce lieu solitaire, qui ne le met pas à l'abri de la promiscuité sexuelle et du bruit de la grande ville, dans « cette petite chambre solitaire du boulevard Montparnasse », qu'il va commencer à écrire son grand roman, qu'il va accueillir son « monde » imaginaire, menant une vie recluse, à l'écart de la « rive droite » trop brillante, de l'agitation des « boulevards », superficielle et cruelle, qu'il fustige dans *La Foire sur la place* : « *J'ai été tout à fait seul, ces derniers temps – écrit-il à son amie Sofia –. À peine si je sortais. J'avais la société de Beethoven dont le masque me regarde (bien que les paupières closes), suspendu en face de moi, au-dessus de mon piano. Et j'avais aussi les beaux arbres des jardins des couvents, où le soleil se joue, en face de ma fenêtre.* » (*Chère Sofia*, I, p. 34, 15 octobre 1901).

Musicien, il dialogue, comme Messiaen, avec les oiseaux : « *Heureusement que j'ai toujours mes beaux arbres en face de ma fenêtre, et mes petits oiseaux qui viennent deux fois par jours, partager mon pain avec moi et, le reste du temps, faire la causette.* » (*Chère Sofia*, I, p. 261, Pentecôte 1906).

Pour le reste, « *non, Paris ne gagne point à être vu, quand on vient de prendre pendant trois mois un bain de nature et d'humanité* » (20 avril 1907).

En 1910, le promeneur est victime d'un grave accident (« pris au flanc gauche par une automobile à toute vitesse »). Blessé, ne pouvant plus vivre seul, il trouve refuge chez sa mère, 29, rue de l'Observatoire. « *Je commence à faire quelques pas dans le Luxembourg ; c'est un grand avantage d'avoir ce beau jardin sous ses fenêtres. On peut éviter ainsi la cohue de Paris et presque s'isoler parmi les vieux arbres qu'a peints Watteau* » (*Chère Sofia*, II, p. 89, 23 décembre 1910). « *Tous les matins – confiera-t-il plus tard – je me promène une heure, dans le beau jardin qui est mon voisin* » (*Chère Sofia*, II, p. 169, 12 février 1913).

Le havre illusoire de la rue Boissonnade

Le 6 octobre 1913, de retour de voyage, il manifeste toutefois le désir de changer d'appartement. « *J'étouffe dans le mien, qui est trop exigü ; je viens d'en louer un autre, plus grand, plus aéré* », En mars 1914, il emménage au 3, rue Boissonnade, au 5^e étage : « *J'y ai de l'es-*

pace, de l'air et de jolies pièces un peu plus confortables. Songez, chère Sofia, que, pendant plus de douze ans, je n'ai jamais eu un fauteuil, ni une chaise longue pour m'étendre. Et j'étais souvent bien fatigué. » (Chère Sofia, II, p. 199, 7 mars 1914). Il découvre avec joie qu'il a pour voisin, rue Campagne Première, Rainer Maria Rilke, « *le premier poète autrichien d'aujourd'hui et un homme d'une personnalité artistique et morale tout à fait délicate* ». L'auteur des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* « vit à Paris depuis une dizaine d'années... isolé, ne se mêlant pas à la vie parisienne ni à celle de la colonie étrangère. » (Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland, p. 267). « *Mes grands jardins de couvents sont comme un lac autour duquel sont campés tout un peuple d'esprits.* »

Dans la multitude des grandes villes, quelques âmes d'élite cherchent en commun la solitude, dans la nostalgie d'une nature idéalisée : comme si Rousseau avait conduit ses rêveries de promeneur solitaire dans le jardin des Chartreux du Luxembourg.

Mais Romain Rolland ne profitera guère de son nouveau logis, car il part en juin pour la Suisse, où la guerre va le surprendre, et où il restera jusqu'en 1919. En mai de cette année, il revient à Paris pour voir sa mère malade et retrouve l'appartement « abandonné depuis des ans à la poussière ». « *Je ne peux envisager de vivre encore à Paris – écrit-il à Sofia – ou même dans quelque grande ville que ce soit : cela m'est devenu trop antipathique ; je trouve absurde et malsain de s'enfermer dans ces vilains murs et ces fiévreuses fourmilières humaines, quand on n'y est pas forcé. J'ai besoin de nature toute proche.* » (Chère Sofia, II, p. 28, 13 mai 1919). La rupture est consommée : « *Je ne pense pas conserver mon appartement à Paris. Je n'aime Paris qu'en passant ; je ne voudrais pas y vivre, j'y étouffe moralement et physiquement.* » (Chère Sofia, II, p. 283, 28 mai 1919).

Il quitte donc Paris pour s'installer en Suisse, villa Olga : « *J'ai définitivement quitté l'appartement de la rue Boissonnade et j'ai tout transporté ici [à Villeneuve]* », écrit-il le 27 juillet 1922 (Chère Sofia, II, p. 286), même si ses parents conservent leur appartement de la rue de l'Observatoire. Ce n'est qu'en 1940 qu'il achètera un « pied-à-terre », 89, boulevard Montparnasse, à l'entresol, mais cette fois dans la partie

plus animée de l'artère, non loin de l'église Notre-Dame-des-Champs. Cette nouvelle installation dans le quartier de sa jeunesse ne va pas sans un retour mélancolique sur sa vie. Il écrit dans son *Journal* à cette époque (mars 1940) : « *J'ai en revenant de la rue Huyghens [chez Albin Michel, son éditeur] à mon hôtel pèleriné autour de mes anciennes maisons. (...) Rien n'est changé – au 76, rue Notre-Dame-des-Champs, j'aurais pu entrer, j'y aurais retrouvé ma première épouse, mes jeunes rêves, Jeanne de Pienne, Aërt, et mes espoirs et mes déboires, et nos deux fièvres – (Non ! grâce à Dieu ! je ne recommence plus !) et l'acacia devant ma fenêtre. Un demi-siècle a dormi là en mon absence. Je ne tiens pas à le réveiller.* »

Il se rendra à plusieurs reprises dans ce nouvel appartement, dans les années noires, et c'est là que Marie Rolland fera longtemps vivre, après sa mort, son souvenir. C'est là qu'il écrit ces *ultima verba* significatifs à son ami Louis Gillet, le 12 juin 1943 : « *Je vous écris à ma fenêtre qui donne sur l'église Notre-Dame-des-Champs, et sur ce boulevard, où j'ai habité si longtemps. Mais il m'est toujours resté étranger. Je lui tournais le dos, le regard fixé sur les beaux jardins des couvents, où mon rêve de plus de dix ans errait, sur les traces – (je l'ai su depuis) – de M. de Chateaubriand.* »

Dans ses meubles

Romain Rolland, qui a su si bien décrire, dans *L'Âme enchantée*, certains aspects du Paris populaire, autour de l'atelier de couture de la sœur d'Annette, demeure sensible aux qualités du peuple parisien, lequel est, après tout, l'acteur principal du 14 juillet. Au lendemain d'un dimanche à Belleville, il écrit à son amie italienne, le 12 octobre 1903 : « *C'est vraiment le peuple intelligent, trop intelligent, trop aiguisé, presque décadent, des grandes villes. Il a un bien grand charme, surtout quand il s'y joint, comme si souvent ici, une grâce physique, et le don naturel de savoir s'habiller avec rien, et des mouvements harmonieux. – Ajoutez que l'on n'a point cette répugnance physique que l'on éprouve ordinairement dans d'autres villes à se trouver au milieu du bétail humain.* » (*Chère Sofia*, I, p. 141) Mais il éprouve on ne sait quelle *Schadenfreude* à voir cet univers urbain, contre-nature, en apparence si solide, si massif, et si dur aux petites gens, paralysé par le froid

ou quelque autre catastrophe naturelle. Hiver 1908 : « *Je suis bloqué chez moi par le froid, et je ne sors que pour mettre cette lettre à la poste et dîner chez ma mère qui, par bonheur, habite à quelques pas. Les voitures ne circulent point ce soir ; les chevaux ne peuvent tenir sur la neige, et j'ai peine moi-même à ne pas tomber* » (*Chère Sofia*, I, p. 385, 29 décembre 1908). Rolland semble même tenté de voir dans les célèbres inondations de 1910 le châtement d'une civilisation urbaine arrogante : « *La civilisation a, sans le savoir, travaillé d'avance à l'œuvre de destruction.* » (*Chère Sofia*, II, p. 58, 25 janvier 1910). Le passé révolutionnaire de Paris, quelque qu'admirable qu'il soit, semble lui-même engendrer un climat lourd de menaces : « *Il est curieux de vivre dans une ville aussi tourmentée. On peut dire que depuis 120 ans la révolution est son état normal* » (*Chère Sofia*, I, p. 206, 12 décembre 1904). L'intellectuel qui célèbre la Révolution française éprouve une certaine répugnance à vivre au contact des masses populaires. « *L'agitation éternelle de ces millions d'êtres est écoeurante* » (*Chère Sofia*, I, p. 320, 12 octobre 1907).

Reste, pour accroître l'ambiguïté de l'expérience rollandienne de la ville, l'évocation répétée, dans *Jean-Christophe* et dans *L'Âme enchantée*, au début de « Mère et fils », du charme de la vie dans un petit appartement, à l'abri des tentations de la ville et de l'agitation des rues, mais au milieu tout de même de la « fourmilière ». Le logis devient un havre de paix, un lieu privilégié de communication discrète, d'une chambre à l'autre, chacun vaquant à ses occupations. Et, à côté, au-dessus et au-dessous, d'autres appartements, d'autres destins, dans un immeuble, qui est à l'instar de celui imaginé par Georges Perec dans *La Vie mode d'emploi*, représente « un monde en raccourci » et, ajoute Rolland, l'image d'une « petite France honnête et laborieuse ». Christophe et Olivier connaissent ainsi « une période de bonheur absolu » quand ils prennent ensemble un appartement : « Ils avaient trouvé dans le quartier Montparnasse, près de la place Denfert, au cinquième d'une vieille maison un logement de trois pièces et une cuisine, fort petites, qui donnaient sur un jardin minuscule, enclos de quatre murs. » Comme l'appartement de Rolland lui-même, boulevard Montparnasse, le logement des deux amis donne sur des jardins de couvent :

« *Les vieux arbres, plus hauts et plus touffus que ceux du*

Luxembourg, frissonnaient au soleil ; des bandes d'oiseaux chantaient ; dès l'aube, c'étaient les flûtes des merles, puis le choral tumultueux et rythmé des moineaux ; et le soir les cris délirants des martinets qui fendaient l'air lumineux et patinaient dans le ciel. »

Ce bonheur domestique, qui nie la ville au cœur de la ville – comme un jardin – est pourtant bien illusoire, comme est fragile la sérénité d'Annette à la veille de la grande guerre, dans *L'Âme enchantée*. « On eût oublié que Paris était là, si la vieille maison n'eût constamment tremblé du grondement des lourdes voitures, comme si la terre avait été remuée par un frisson de fièvre. »

*

* *